



HAL
open science

Entretien avec Michèle Le Doeuff

Annabelle Bonnet

► **To cite this version:**

| Annabelle Bonnet. Entretien avec Michèle Le Doeuff. 2021. hal-03587039

HAL Id: hal-03587039

<https://hal.science/hal-03587039>

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



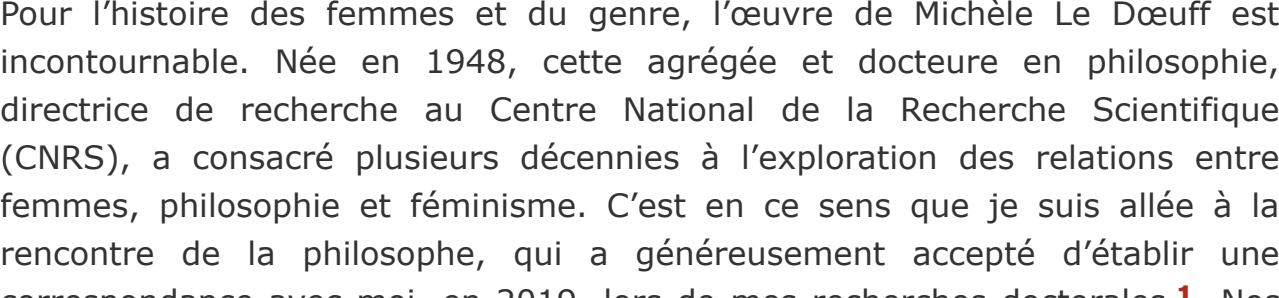
Linéaires

Entretien avec Michèle Le Dœuff

Annabelle Bonnet

Notes | References | About the author

Full text



Pour l’histoire des femmes et du genre, l’œuvre de Michèle Le Dœuff est incontournable. Née en 1948, cette agrégée et docteure en philosophie, directrice de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), a consacré plusieurs décennies à l’exploration des relations entre femmes, philosophie et féminisme. C’est en ce sens que je suis allée à la rencontre de la philosophe, qui a généreusement accepté d’établir une correspondance avec moi, en 2019, lors de mes recherches doctorales ¹. Nos échanges se sont déroulés durant plusieurs semaines et l’entretien qui suit est le résultat de ce processus. Michèle Le Dœuff m’en a elle-même envoyé la version écrite lorsqu’elle l’a jugée définitive. Mes demandes avaient un objectif commun : comprendre comment une femme, dans les années 1970, en était venue à se consacrer à la problématique des relations entre femmes et philosophie, et à considérer qu’il s’agissait d’un objet philosophique légitime qui devait être exploré. Il était par là question de mieux connaître le cheminement féministe qui parcourt l’ensemble de son œuvre, construite sur un déplacement de cette problématique des marges vers le centre de la pensée philosophique ².

Annabelle Bonnet : Lorsque, pour une personne de ma génération (1990), on s’engage dans une étude portant sur les femmes philosophes, vos travaux appartiennent aux références évidentes et essentielles que l’on trouve en bibliothèque et en librairie. Avec vous, nous avons un passé explicite et « à portée de main ». Tel n’était pas le cas lorsque vous étiez étudiante en philosophie. Quelles étaient alors vos références évidentes et essentielles, à vous, et sur lesquelles vous vous êtes basée pour élaborer vos premiers travaux ?

Michèle Le Dœuff : Quand j’étais étudiante, des références « évidentes et essentielles » pour penser le rapport entre les femmes et la philosophie, il n’y en avait pas. Je lisais beaucoup, évidemment, bien au-delà de ce qu’on pourrait appeler le programme. Lire des sciences humaines (et de la littérature) était, pour nous toutes et tous, une activité de loisir au sens très positif du terme, le bon vieux *utium* (des activités intellectuelles sans finalité particulière sinon celle de se re-créer) au service d’une grande curiosité intellectuelle. Et certes, j’ai lu très tôt Simone de Beauvoir avec autant de plaisir que d’intérêt mais sans chercher dans son œuvre des lumières sur ce qu’il pourrait en être des femmes-philosophes. Quand j’ai pris connaissance du récit de sa défaite face à Sartre au jardin du Luxembourg, j’en ai été navrée pour elle, choquée, mais j’ai lu cela comme le récit d’un accident et j’ai décidé qu’à moi cela n’arriverait pas, voilà tout. C’est seulement plus tard, quand je me suis mise à « creuser » les textes beauvoiriens en en faisant des objets d’étude et de recherche – en enseignant – j’ai commencé à saisir ce qu’il y avait de crucial dans cette pensée. Ce qu’elle a de formidable et d’inépuisable.

En fouillant dans les souvenirs, pour trouver des références qui furent importantes au cours de mes études, je peux tout au plus dire ceci : je m’intéressée à Bachelard, beaucoup aussi à *L’Utopie* de Thomas More, un peu, un tout petit peu, à Mircea Eliade mais en le trouvant « fixiste » donc sans y adhérer. Au total, je peux retrouver un intérêt précoce pour l’imaginaire, et pensez que le premier volume du *Deuxième sexe* est sous-titré « les faits et les mythes » : cette dualité est d’une grande clarté. Vous avez donc là le petit noyau théorique qui va déterminer pour moi le projet (global) d’associer un travail sur l’imaginaire à une pensée critique ; car des mythes et de l’imaginaire (y compris sexué), il y en a partout dans la vie sociale, intellectuelle et politique. Il m’est arrivé de m’appuyer sur cela dans mon engagement pratique. Tout ce que nos adversaires nous opposaient pour nous refuser les droits que nous demandions (contraception et accès à l’IVG dans de bonnes conditions), pour ne pas entendre ce que nous disions du viol et des violences, c’était à mes yeux du mythe faisant écran à la prise en compte d’un réel auquel les femmes sont confrontées. J’aurais aussi bien pu dire « des salades », et des salades patriarcales, car je n’ai jamais mis cette théorisation en avant, comme théorisation, dans un engagement qui fut foncièrement collectif et pratique.

Du côté des sciences humaines, je n’aurai pas pu trouver davantage d’appuis à l’époque de mes études. Pensez que le groupe autour de *Questions féministes* commence à apparaître en 1977, au moment où je publie déjà « Cheveux longs, idées courtes ». Quant aux collègues hommes… hum. Dans les années 70, il m’arrivait de croiser Bourdieu, il m’est même arrivé, enfin une fois, de suivre son séminaire. Un jour, c’était en 76, à la rue d’Ulm, je lui dis que je travaillais sur les femmes et la philosophie et il me répondit négligemment : « Oh, les femmes qui font des études de philosophie ont déjà un sur-moi complètement masculin, donc le problème ne se pose pas ». Parce que c’est avec du sur-moi qu’on philosophe, et quel est donc au juste ce problème qui « ne se pose pas » ? Et moi qui pensais que la pensée critique et exploratoire, dont procède à mes yeux la philosophie, suppose une rupture et non une identification par rapport à l’autorité. Et moi qui pensais que philosopher a partie liée avec la possibilité d’un regard narquois sur soi-même et sur le monde ! Avec l’enjouement aussi, ce qui n’a rien de sur-moiïque. Comme vous vous en doutez, je ne me suis pas laissée impressionner par cette réaction-couperet de Bourdieu. *In petto*, j’ai trouvé cela distrayant, qu’il emploie un concept psychanalytique. J’ai compris ce jour-là qu’un homme qui veut balayer un projet (indépendant de lui et venant d’une femme) est susceptible de recourir à n’importe quel stock théorique, y compris à des concepts qu’en temps ordinaire il pourrait bien dédaigner.

Un sur-moi masculin : j’avais déjà cinq années de militantisme de terrain derrière moi, notamment au MLAC ³ ; j’avais participé à des permanences collectives pour l’accueil de femmes cherchant de l’aide. Dans ce genre de situations, on comprend vite qu’il y a des hommes qui font preuve d’un sur-moi sacramentel défectueux vis-à-vis de leurs compagnes. On en voyait qui ne ressentait aucune responsabilité à leur égard. Aujourd’hui, les choses semblent avoir un peu évolué, grâce aux médecins qui pratiquent des IVG et qui prescrivent, en s’adressant au compagnon : « Comme soin postopératoire, de la tendresse, beaucoup de tendresse ». Ils pratiquent une greffe importante sur le sur-moi des hommes et, pour autant que je puisse en juger, ça marche. On devrait peut-être s’inspirer de cela pour bien d’autres choses.

Et donc, « le problème ne se pose pas » ? Je suppose qu’il voulait dire qu’il ne pouvait pas y avoir de différence entre la philosophie pratiquée par des femmes et celle pratiquée par des hommes, et qu’il imaginait que tel était, forcément, ce que je cherchais ! Voilà ce qui s’est noué sur la scène collective dans les années 70 : s’interroger sur les femmes, c’était forcément chercher une différence, ce qui induisait, pour dire le moins, une sacrée limitation. Certes, quand il y a une différence flagrante, on doit la prendre en compte ⁴ ; mais dans l’idéologie différentialiste, j’entends un ordre implicite : vous cultivez votre différence ou vous n’aurez pas le droit d’exister.

Pour ma part, je préfère postuler une égalité des sexes, ce que les collègues non féministes omettent assez constamment de faire ; quand on adopte un tel postulat, on crée nécessairement une *divergence* par rapport à toutes (ou peu s’en faut) les productions ou traditions culturelles, philosophiques ou non. Si je préfère la notion de divergence à celle de différence, c’est aussi qu’une différence peut être définie par autrui et utilisée pour restreindre votre champ des possibles : « pour une fille, c’est pas pareil » est un axiome courant qui n’annonce rien de bon. La divergence est un désaccord qui vient de vous et qui marque une indépendance.

A. B. : Avant de publier, *L’imaginaire philosophique* (1980), vous animez, de 1976 à 1978, à l’ENS de Fontenay un séminaire portant sur les femmes et la philosophie, qui est, je crois, le premier en France à avoir existé sur ce thème. Pourriez-vous nous raconter plus en détails cette expérience jusqu’alors inédite ? Comment en êtes-vous venue à élaborer un tel séminaire et peut-on parler d’une expérience fondatrice ?

M. L. D. : C’est en effet, je crois, le premier séminaire en France sur ce thème et la première fois que l’œuvre de Simone de Beauvoir fait l’objet d’un enseignement. J’ai organisé ce séminaire à la demande de quelques élèves, des femmes qui pour la plupart venaient de décrocher l’agrégation de philosophie après l’avoir préparée – vais-je dire sous ma houlette, ou plutôt auprès de moi ? Elles confiaient leur question à une aînée (à peine plus âgée) qu’elles connaissaient fort bien, comme philosophe, comme enseignante et comme personne. Sans doute savaient-elles d’expérience que je n’étais pas répressive à l’égard des autres femmes et que je leur étais dévouée comme un saint-bernard ; elles m’attribuaient aussi une culture surprenante. Elles m’ont fait trimer. Elles me bombardaient de questions mais j’avais l’habitude de cela car elles avaient déjà rythmé mes cours d’agrégation ou de préparation au CAPES de cette façon. Et on rigolait bien. J’avais une conscience aiguë des inégalités que le système universitaire maintenait entre jeunes femmes et jeunes hommes mais, toujours optimiste, je pensais que ces inégalités n’en avaient plus pour longtemps… Ensemble, nous avons interrogé des traditions discursives – sûrement responsables en partie du maintien des inégalités – et la sociabilité (plus souvent toxique qu’à son tour) du monde philosophique. Vous avez raison de parler d’une expérience fondatrice, pas seulement parce qu’elle m’a poussée à lire des milliers de pages et forcée à me poser bien des questions : c’était une pratique de recherche pour laquelle j’avais un centre de gravité en dehors de moi et en dehors des textes dont je parlais. Je voulais leur bien, leur liberté, à mes élèves. Par accident, ce fut aussi l’occasion d’une découverte réciproque entre un certain monde anglophone et moi, rencontre franchement déterminante.

A. B. : Lorsque vous commencez à étudier l’imaginaire autour des femmes et du féminin qui parcourt les textes philosophiques classiques, le cadre philosophique français est aussi occupé par des figures comme Gilles Deleuze et Jacques Derrida, tous deux penseurs de ce que Françoise Collin avait intitulé, dans son texte « Praxis de la différence », « une féminisation de la vérité ⁵ ». Quels sont vos rapports avec cette idée comme avec les concepts de phallogocentrisme et de devenir femme ?

M. L. D. : Détrompez-vous : quand je commence à travailler, Derrida n’avait pas encore accédé en France au statut de philosophe « en vue » ; Georges Canguilhem et son élève Dominique Lecourt constituaient des repères beaucoup plus évidents ; Foucault et Deleuze apparaissaient comme les grands branchés. Althusser va rester extrêmement lu jusqu’à l’assassinat de sa femme, Hélène Rytmann. Pour moi, Derrida, c’était juste un collègue, il était caïman à la rue d’Ulm comme j’étais caïmane à Fontenay et ce fut une des grandes erreurs de ma vie de croire encore qu’il pouvait y avoir des relations d’égalité entre les deux écoles ! On avait créé ensemble le GREPH, groupe de recherche sur l’enseignement de la philosophie : j’ai compris un quart d’heure trop tard que nos motivations étaient fort différentes ⁶. Oh, vous pouvez vous moquer : j’entreprenais l’analyse de la sociabilité des philosophes alors que j’étais toujours dans la méconnaissance du monde dans lequel je vivais ! Bon… Quant à Deleuze, j’avais entendu parler de lui et en bien, comme excellent préparateur à l’épreuve de philosophie générale de l’agrégation. D’abord par Jean-Paul Dumont (1933-1993), qui avait suivi ses cours quand il était jeune assistant, puis par un camarade d’études qui, l’année de l’agrégation, suivait son séminaire à Vincennes et qui finira cacique. Tout cela m’a fait deviner un mode d’existence ; on commence par s’ancre dans la classicisme et puis on déborde comme des fleurs dépassent du vase. Je crois que Deleuze était un artiste incroyable de la mise en question, ce qui est en effet un grand ressort de la pensée philosophique. Il a su que son idée d’un « devenir-femme de la philosophie » avait suscité une réaction critique de ma part et cela ne l’a pas heurté, il ne m’en a pas voulu. Il était fair-play.

A. B. : En 1977, vous publiez votre premier texte sur les femmes philosophes, suivi en 1980 de *L’imaginaire philosophique* et en 1989 de *L’Étude et le Rouet*. C’est dans cette même période que d’autres femmes philosophes possédant les mêmes titres universitaires et professionnels que les hommes, publient aussi sur les rapports possibles entre les femmes et le savoir philosophique classique, notamment *Clémence Royer, philosophe et femme de science* de Geneviève Fraisse (1985), *Le Respect des femmes* de Sarah Kofman (1982), *Spéculum, la fonction de la femme dans le discours philosophique* de Luce Irigaray (1974).

De la même manière, après votre séminaire à l’ENS Fontenay de 1976 à 1978, Geneviève Fraisse entre au CNRS en 1983 sur le thème des « racines philosophiques du féminisme », l’Université de Montréal organise en 1984 un colloque sur le nom *Égalité et différence des sexes*, auquel les philosophes Sarah Kofman et Françoise Collin participent. De 1986 à 1992, Françoise Duroux est aussi directrice du programme du Collège International de Philosophie qui porte le nom de « traitements et remèdes de la différence sexuelle ». Enfin, le Collège de philosophie organise le séminaire « Les femmes et la loi » en 1988 et 1989. Peut-on penser que les années 1980 ont constitué la décennie des « remèdes » de l’espace philosophique contre la différence des sexes ? Comment votre travail a-t-il été accueilli dans l’espace institutionnel philosophique ?

M. L. D. : Mon travail n’a pas été si mal accueilli que cela dans l’espace institutionnel philosophique, dans certains pendant un certain temps. Pensez que, sur le conseil de Jean-Toussaint Desanti, alors directeur du département de philosophie à Paris I et fan de « Cheveux longs, idées courtes », j’ai soutenu *L’imaginaire philosophique* comme thèse de troisième cycle, parce que la directrice de Fontenay avait lu de travers une circulaire ministérielle, et m’avait donné moins d’un an pour obtenir cette peau d’âne. Si la soutenance fut un peu mouvementée au départ (ils tenaient à montrer qu’ils n’étaient pas des toundres et qu’ils me déparait au sérieux), elle se termina bien comme un Olivier Revault d’Allonnes me donnant du « ma chère collègue » long comme le bras, se réjouissant du fait que « au moins, il y a à lire dans ce travail », et JanKélévitch, lui, jubilant en parlant du chapitre sur Descartes (« En rouge dans la marge »), je n’ai compris pourquoi que bien plus tard : depuis la guerre et des reproches de Léon Brunschvicg, il culpabilisait, « vous n’avez pas assez aimé Descartes », pensant, à cause des philibabes en question, que si la philosophie française s’était montrée plus solidement cartésienne, la France ne serait pas tombée comme ce fut le cas en 1940. En me lisant, il a compris que l’existence d’une « morale cartésienne » est chose fort discutable et il s’est donc découvert innocent. De quoi jubiler, en effet. Hélène Védrine, elle, me passa un sacré savon après la soutenance parce que j’y étais venue avec un chapeau, un feutre rose, pensez un peu ! Je reconnais que c’était une solécisme mais non de la provocation ⁷. Je crois qu’elle avait le trac, ce qui mérite aussi d’être médité.

Après la publication de *L’Imaginaire philosophique*, j’ai commencé néanmoins à sentir peu à peu un *sourd travail de sappe* à l’égard du livre et de son auteur. Je ne sais pas si des psycho-sociologues français-es se sont penché-es sur l’existence des campagnes de dénigrement qui existent et qui font des ravages dans le monde des entreprises et de la politique. Des Norvégien-nes ont étudié le phénomène qu’ils ont baptisé « mobbing ». J’ai souvent été confrontée à cela (comme bien d’autres) mais, comme vous pouvez le constater, j’ai survécu.

Pour tenter d’aborder enfin votre question sur les années 1980 : je ne les vois pas comme un bloc mais il est vrai que j’avais cessé d’avoir Paris comme référence centrale. Dans ma vie, il y avait toujours Fontenay, bien sûr. J’avais réappris l’anglais, je m’étais mise à travailler sur Bacon et Shakespeare, j’acceptais autant d’invitations internationales que je pouvais, et puis il y eut des pépins de santé de premier ordre. Tout cela m’a détachée de la scène parisienne et je ne peux donc pas vous éclairer sur ce qui s’est passé du côté du Collège International de philosophie.

A. B. : L’ensemble de votre travail n’a jamais quitté le domaine philosophique. Pourquoi êtes-vous, si l’on peut dire, restée philosophe, dans un moment où la sociologie et l’histoire ont pu paraître être les lieux privilégiés de la déconstruction des sexes ? Qu’apporte le point de vue du philo-philosophe ?

M. L. D. : Je suis restée en philosophie parce que c’est cela que j’aime. Cela n’empêche pas de lire des travaux d’historiennes (de Nicole Loraux à Bridget Hill), de la psychanalyse ou de la sociologie. La philosophie est une perspective dans laquelle il est facile d’incorporer des idées venues d’ailleurs. Et quand votre projet est de pousser les murs, d’élargir les possibilités de la pensée philosophique… oui, vous allez pouvoir insérer des apports conceptuels venus d’ailleurs. Mais ce qu’apporte le point de vue philosophique, c’est (pour dire le moins) une vigilance à l’égard des différents dogmatismes, anciens ou nouveaux, autochtones ou importés.

A. B. : Dans votre ouvrage *L’Étude et le Rouet*, vous émettiez la volonté de savoir « comment imaginer une méthode pour une philosophie féministe, ou pour une philosophie qui permettrait aux hommes et aux femmes de se retrouver dans un travail commun ». Quel regard portez-vous aujourd’hui, près de trente ans plus tard, sur la possibilité de telles retrouvailles ? Considérez-vous que ce projet continue d’être actuel ? Quelles formes pourrait-il prendre aujourd’hui ?

M. L. D. : Je souhaite toujours voir émerger une sociabilité joyusement mixte, qui permettrait aux hommes et aux femmes de se retrouver dans un travail en commun. De temps en temps, on voit ce souhait-là s’accomplir – se réaliser – mais tout se passe comme si, très vite, les forces de la réaction se mettaient en route, pour tout annuler. Aujourd’hui, nous vivons une époque beaucoup plus difficile que celle que j’ai connue dans ma jeunesse et, de ce fait, moins désintéressée, plus âpre et plus crispée sur – par exemple – la carrière. C’est dommage mais il faut comprendre que les conditions pratiques ont changé et ne pas se vautrer dans un pessimisme excessif : le désir d’intelligible existe et de manière indestructible, même pendant les périodes les plus sombres de l’histoire. Et regardez ce qui se passe, ce moment dans la société globale, le mouvement *#metoo* ou *#noustoutes*, les femmes qui veulent avoir accès aux matchs de foot, les militantes qui se mobilisent contre les féminicides ou pour la mise à l’abri des SDF… tout cela est magnifique. Et vous n’auriez pas envie de penser en relation avec ce bouillonnement du vaste monde extra-universitaire ? Si cela doit prendre des formes nouvelles, c’est à votre génération qu’il revient de les trouver. Et je suis sûre que vous allez y arriver.

Notes

¹ Annabelle Bonnet, *La barbe ne fait pas le philosophe. Les femmes et la philosophie en France (1880-1949)*, thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2020.

² D’autres publications récentes ont été récemment consacrées à son travail : Jean-Louis Jeannelle et Audrey Lasserre (dir.), *Se réorienter dans la pensée. Femmes, philosophie et arts, autour de Michèle Le Dœuff*, Rennes, PUR, 2020, ainsi que le dossier « Michèle Le Dœuff, une philosophie féministe. Cheveux courts, idées longues », *Nouvelles Questions Féministes*, 1, 39, 2020, p. 98-115.

³ Mouvement pour la Liberté de l’Avortement et de la Contraception, créée en avril 1973 et dissout en 1975 après la légalisation de l’IVG.

⁴ Précision de Michèle Le Dœuff : voir mon article « Prométhée délaissé : de Bacon à Suchon », *Communications*, 78, 2005, p. 71-78, dossier *L’Idéal prométhéen*.

⁵ Françoise Collin, « Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet », *Les cahiers du GRIF*, 46, 1992, p. 124-144.

⁶ Ce groupe de recherche a été créé en 1975 et Jacques Derrida en a été un des principaux animateurs.

⁷ Hélène Védrine, professeure de philosophie à l’Université de Paris I Panthéon Sorbonne, était la directrice de thèse de Michèle Le Dœuff.

References

Electronic reference

Annabelle Bonnet, « Entretien avec Michèle Le Dœuff », *Genre & Histoire* [Online], 27 | Printemps 2021, Online since 01 October 2021, connection on 24 February 2022. URL : http://journals.openedition.org/genrehistoire/6393

About the author

Annabelle Bonnet

^[1] Annabelle Bonnet, La barbe ne fait pas le philosophe. Les femmes et la philosophie en France (1880-1949)

^[2] D’autres publications récentes ont été récemment consacrées à son travail : Jean-Louis Jeannelle et Audrey Lasserre (dir.), Se réorienter dans la pensée. Femmes, philosophie et arts, autour de Michèle Le Dœuff, Rennes, PUR, 2020, ainsi que le dossier « Michèle Le Dœuff, une philosophie féministe. Cheveux courts, idées longues », Nouvelles Questions Féministes, 1, 39, 2020, p. 98-115.

^[3] Mouvement pour la Liberté de l’Avortement et de la Contraception, créée en avril 1973 et dissout en 1975 après la légalisation de l’IVG.

^[4] Précision de Michèle Le Dœuff : voir mon article « Prométhée délaissé : de Bacon à Suchon », Communications, 78, 2005, p. 71-78, dossier L’Idéal prométhéen.

^[5] Françoise Collin, « Praxis de la différence. Notes sur le tragique du sujet », Les cahiers du GRIF, 46, 1992, p. 124-144.

^[6] Ce groupe de recherche a été créé en 1975 et Jacques Derrida en a été un des principaux animateurs.

^[7] Hélène Védrine, professeure de philosophie à l’Université de Paris I Panthéon Sorbonne, était la directrice de thèse de Michèle Le Dœuff.